

# L'Eplattenier, à la poursuite du Doubs

**EXPOSITION** Le Musée jurassien accueille une sélection d'œuvres intimes et denses qui témoigne du dialogue incessant de l'artiste neuchâtelois avec les paysages qu'il aimait. Un livre prolonge et détaille sa passion du pastel

En 1915, Charles L'Eplattenier (1874-1946), qui vient de démissionner de son poste à l'École des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds – où il a eu comme élève Le Corbusier –, expose à Neuchâtel du 24 novembre au 1er décembre. Le peintre, désormais suffisamment établi, a décidé de se consacrer pleinement à son art et de vivre de son travail. Son exposition, composée essentiellement de pastels, s'intitule, *130 Paysages du Doubs*.

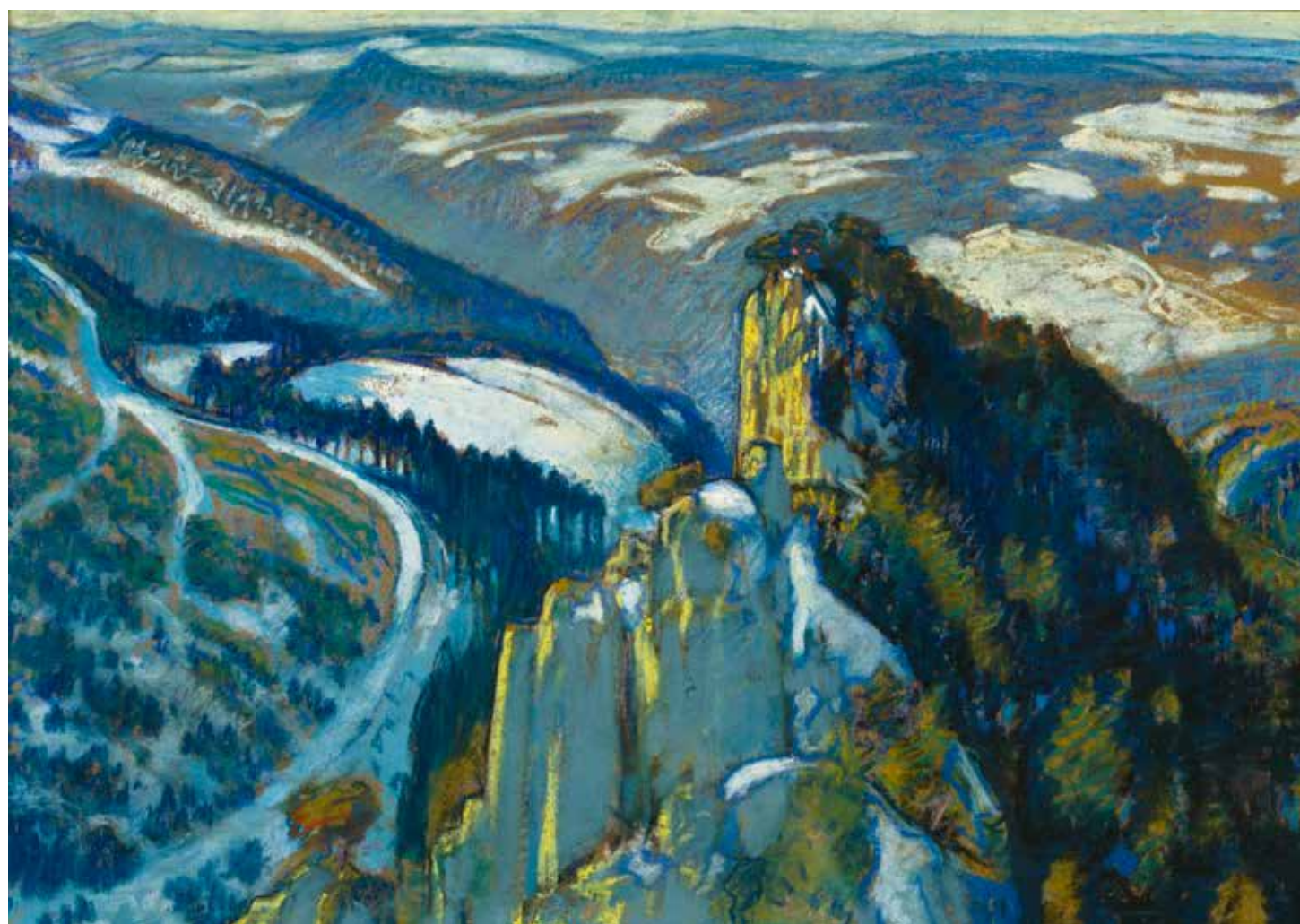
L'accrochage enthousiasme la presse de l'époque, qui rebaptise l'ensemble «Poèmes du Doubs». Le chroniqueur de *La Suisse libérale*, dans l'édition du 26 novembre 1915, s'exclame: «Quelle passion de la couleur le peintre a mise dans ces paysages! Et quelle science, et quelle santé! [...] Chose remarquable, une si nombreuse collection de paysages ne donne point le sentiment de la monotonie.»

Alors que la Première Guerre mondiale secoue l'Europe, Charles L'Eplattenier, qui est mobilisé à Savatan près de Saint-Maurice, profite de chacune de ses permissions pour retrouver les gorges du Doubs. Il marche, parcourt le territoire, dessine, en pleine nature, face à la rivière. Il trace les courbes serpentine du grand cours d'eau, saisit les couleurs et les reflets de l'eau qui ne se répètent jamais, donne le sentiment, d'un tableau à l'autre, que les saisons ne sont pas quatre, mais innombrables.

## Des monts et de l'eau

On peut voir en ce moment, au Musée jurassien d'art et d'histoire à Delémont, une série de ces magnifiques vues du Doubs, croqué au pastel entre ses berges, dans le silence des monts, des falaises, des roches et des sapins. Il n'y a pas âme qui vive dans ces tableaux tranquilles qui, malgré les caprices du temps et de la lumière, dégagent une étonnante sérénité.

Il faut dire que la trentaine de dessins – qu'il a fallu pister dans des collections privées, dans les



«Jura enneigé» de Charles L'Eplattenier, vers 1915 (?). Pastel sur papier, 29,5 x 41,5 cm. Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire.

musées de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel, auprès de la Fondation pour l'art, la culture et l'histoire à Winterthur (SKKG) – est rassemblée dans une salle sur mesure, teinte de vert et de beige. Des couleurs qui recréent, dans cet espace clos, pour celles et ceux qui regardent, l'intimité du peintre avec la rivière.

Dans les caves du Musée jurassien, le public a la surprise de découvrir Charles L'Eplattenier lui-même, filmé par son fils en 1944: le peintre, barbe fière et pas décidé, embarque sur le Doubs, emportant ses toiles, son chevalet

et ses couleurs. Il trouve un point de vue, s'installe, regarde, compose et peint.

Comme le maître japonais Katsushika Hokusai, inventeur du «manga» («esquisse spontanée») qui vécut un siècle avant lui et à qui l'on doit les *Trente-six vues du mont Fuji*, Charles L'Eplattenier ne cesse d'arpenter la nature et de la saisir en direct. En témoignent à la fois ses pastels, ses croquis – dont le musée expose certains exemples – et ses toiles. Le peintre, du reste, meurt à 72 ans d'une chute dans la Combe à l'Ours, près des Brenets, le 7 juin

1946, alors qu'il travaillait.

Delémont, c'est plutôt le pays de la Sorne et de la Birse, que celui du Doubs. Mais le Musée jurassien a trouvé, dans son histoire, des liens avec L'Eplattenier. Nathalie Fleury, sa directrice, qui assure le commissariat général de l'exposition, et Niklaus Manuel Güdel, qui en est le commissaire artistique, soulignent qu'en 1922, à Delémont, eut lieu une première *Exposition jurassienne* regroupant de nombreux artistes dont Cuno Amiet et Maximilien de Meuron. Charles L'Eplattenier y est bien présent. Il y expose quelques

peintures et 18 pastels. On peut y voir également une maquette de la future *Sentinelles des Rangiers*, surnommée le Fritz, bien connue des Jurassiens: une œuvre monumentale et hautement symbolique, «qui, notent les deux commissaires, depuis trop longtemps occulte les qualités indéniables de sa peinture.»

## Toute une œuvre de pastelliste

Ces «indéniables qualités» transparaissent dans ses pastels, dans ses face-à-face inlassables, patients, inspirés avec les pay-

sages de monts et d'eau, et leurs infinies variations. Pour preuve, au-delà de l'exposition du Musée jurassien, la parution, aux Editions Notari, d'un beau livre intitulé simplement *Charles L'Eplattenier. Les pastels*. On trouve dans cet ouvrage bien plus riche que l'exposition des reproductions de nombreux paysages, mais aussi des portraits remarquables, des esquisses de plus vastes, plus officielles et plus patriotiques compositions, comme celles des fresques martiales du château de Colombier.

**Comme Hokusai, inventeur du «manga», Charles L'Eplattenier ne cesse d'arpenter la nature et de la saisir en direct**

De nombreux auteurs et autrices s'y penchent sur les travaux de l'artiste, sous la direction de Marine Englert et Niklaus Manuel Güdel. Collaboratrice du *Temps*, l'historienne de l'art Elisa de Halleux examine de près la technique virtuose de L'Eplattenier: «Il y a beaucoup de manières de dessiner au pastel, écrit-elle. Et L'Eplattenier, contrairement à de nombreux pastellistes, ne se limite à aucune. Il exploite la vaste étendue de rendus et de tonalités qu'autorise ce médium extrêmement malléable, situé à la lisière entre peinture et dessin [...]. Il y a une proximité de l'artiste avec la matière du pastel qui renoue la proximité de l'artiste avec la nature.» ■

**Charles L'Eplattenier – Pastels du Doubs**, jusqu'au 26 février 2023, Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. [www.mjah.ch](http://www.mjah.ch)

**Charles L'Eplattenier. Les Pastels**, 192 p., Editions Notari.

# Russell Banks, témoin des outrances des Etats-Unis

**LITTÉRATURE** Militant contre l'injustice et l'exclusion, l'auteur américain avait décrit, à travers son œuvre immense, la décomposition des Etats-Unis. Il est mort samedi à 82 ans

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Son dernier roman était donc bien prémonitoire. Publié en septembre dernier chez Actes Sud, *Oh, Canada* raconte l'histoire d'un documentariste célèbre, Leonard Fife, qui, à 77 ans, se sachant condamné par un cancer, accepte qu'un de ses anciens élèves, Malcolm, filme son ultime confession et son agonie. L'écrivain américain Russell Banks, qui s'est éteint ce week-end à 82 ans après avoir lutté contre la maladie, laissant une œuvre immense et militante, un incroyable témoignage de l'Amérique de ces quarante dernières années avec ses outrances, ses laissés-pour-compte, ses paysages de folie et sa complexité.

## Ombre tutélaire d'Hemingway

Avec le temps, sa gueule burinée à la barbe blanche évoquait de plus en plus celle d'Ernest Hemingway. Dans un de ses derniers livres, *Voyager*, Russell Banks ne cachait d'ailleurs pas qu'il avait longtemps fait remonter ses débuts d'écrivain au commencement des années 1960 quand, sur l'archipel des Keys, il écrivait ses pre-



**«Les Blancs américains ne réalisent pas l'incroyable pouvoir qu'ils ont sur le monde»**

RUSSELL BANKS

mières nouvelles dans l'ombre tutélaire du Nobel de littérature: «Sans être certain de la date précise, j'ajoutais d'habitude que c'était justement l'année où Hemingway s'était suicidé d'un coup de fusil – comme pour sous-entendre un lien quelque peu mélodramatique entre l'apprenti écrivain que j'étais et Ernest Hemingway, le maître condamné.» Les deux hommes avaient en

commun d'avoir été mariés quatre fois, de se sentir chez eux aussi bien dans les Keys qu'à Cuba ou à Paris, et d'avoir un problème avec l'alcool. Le père de Russell Banks était alcoolique et le fils ne cachait pas avoir dû se réfréner souvent. «Quand j'étais jeune, Hemingway était toujours vivant. Et aussi Faulkner, Kerouac... Ces géants étaient présents dans nos vies, je suis très marqué par eux», nous avait-il raconté lors d'une de nos rencontres à Paris, en 1987.

Né en 1940 dans le Massachusetts dans un milieu très modeste, il est vite confronté à l'abandon et à la pauvreté. Tout remonte à la mère, disait-il. «Elle n'a pas été une bonne mère, elle était très narcissique, j'ai longtemps essayé de comprendre comment on pouvait vivre à ce point sans tenir compte des autres. Avec des gens comme ça, on se sent invisible, un simple instrument dans leur vie, séduit, manipulé. Les narcissistes oscillent en permanence entre séduction et panique. Quand je regarde des photos de ma mère, ça se remarque à sa pose.» Aîné de quatre enfants, Russell Banks a dû, à l'âge de 12 ans, quand son père a abandonné la famille, remplacer celui-ci auprès de sa mère. Ce qui expliquait, affirmait-il, qu'il ait cherché à reproduire le schéma avec ses trois premières épouses et les ait rendues malheureuses. Son œuvre est empreinte de cette éternelle quête du père, des difficiles relations avec

les femmes, et des affres de la vie quotidienne quand le frigo est vide et le loyer impayé dans un pays qui glorifie le succès et la richesse.

## «Démons du racisme et de la misogynie»

C'est peut-être pour cette raison qu'il n'a eu de cesse de militer contre l'injustice, le racisme, l'exclusion, faisant de son œuvre le terreau, le laboratoire de ses révoltes. Au fond, Russell Banks s'est toujours senti coupable d'être un homme blanc et américain. Il disait que ses voyages lui avaient ouvert les yeux. «Les Blancs américains ne réalisent pas l'incroyable pouvoir qu'ils ont sur le monde. Or, c'est important d'en être conscient. Le racisme n'est pas un problème de Noir, c'est un problème de Blanc, de la même façon que le sexisme n'est pas un problème de femme mais un problème d'homme.»

Ces dernières années, l'arrivée de Donald Trump au pouvoir l'avait profondément affecté et un peu aigri. «Tout cela est choquant mais pas surprenant. Au fil des ans, on a créé en Amérique une ploutocratie constituée d'individus et d'entreprises très riches, dans le divertissement ou l'armement, qui contrôlent tout. Trump n'est qu'un clown, un homme ignorant, autocentré et probablement psychotique et corrompu», nous disait-il en 2017. Russell Banks est sans doute un des

écrivains qui ont le mieux raconté à travers ses livres (*Affliction*, *Loin d'Amérique*, *Continent à la dérive*, *De beaux lendemains...*) la lente décomposition du système américain et l'abandon de celles et ceux qui vivent à la marge. En 2020, à quelques semaines de l'élection présidentielle, il nous avait envoyé une tribune cinglante sur ce qu'était devenu son pays. «Au cours des mois qui ont précédé l'élection américaine de 2016, les démons du racisme et de la misogynie, de l'homophobie et de la xénophobie, les spectres de la haine et de la peur, après avoir rongé les barreaux de leur cage des décennies durant, ont tous été libérés d'un coup. Depuis cinq ans, ils rôdent comme bon leur semble dans notre pays, élisant domicile dans les campagnes et les banlieues, particulièrement celles du sud et de l'ouest des Etats-Unis, où ils se reproduisent et se multiplient sans être inquiétés. Et après cinq années d'errance, les voilà installés partout, jusqu'aux montagnes de l'Etat de New York, dans le coin du Nord-Est où je vis.»

Cet écrivain engagé (contre la guerre en Irak, pour les droits des Palestiniens, pour Bernie Sanders) savait le pouvoir des mots. «Quand tu prends position, tu fais une œuvre d'art. Et quand tu fais une œuvre d'art, c'est une prise de position», faisait-il dire à un de ses héros dans son dernier roman. ■